

Aleksandra Mančić*
Institut de littérature et des arts,
Belgrade

UDK 821.133.1.09-31'255.4=811.163.41
821.133.1.09 Segalen V.
doi: 10.19090/gff.2016.3.419-436
Originalni naučni rad

ESTHÉTIQUE DU DIVERS DE VICTOR SEGALEN, UNE ÉNERGIE DE TRADUCTION

Il est possible d'approcher le voyage que Victor Segalen effectue de 1903 à 1904 à Tahiti comme une sorte de traduction, et cela, une traduction en plusieurs sens. Segalen se situe dans la perspective d'un double voyage, vers quelque chose de spécifique qui doit être saisi, et vers quelque chose d'indéfiniment lointain qui échappe à la portée. Segalen découvre aux îles Marquises les dernières œuvres de Paul Gauguin, mort trois mois plus tôt. Cette découverte permet à Segalen d'écrire un roman, *Les Immémoriaux*, qui est aussi une étude ethnographique, dans un effort d'expliquer la démarche de Gauguin, et de projeter les lignes directrices d'un essai théorique sur l'exotisme considéré comme « expérience de l'inédit. » La pensée décisive de Segalen est que la rencontre de l'Autre suractive l'imaginaire et la connaissance poétique. Dès lors, il ne saurait être question de hiérarchie dans la visée des rapports à l'autre : pour Segalen, la reconnaissance de l'autre n'est pas seulement une obligation morale, mais une constituante esthétique. C'est le lieu de naissance de son Esthétique du Divers, vu comme moteur de l'énergie universelle : dans cet article, on l'observe comme une énergie de traduction.

Mots-clés : Traduction, Victor Segalen, exotisme, Esthétique du Divers

L'exotisme peut être une question de style, et le style est une question de la langue, de la langue spécifiquement *étrangère* qui s'insinue contre la langue maternelle *par ce que c'est la même langue*, mais subvertie en sa fonction communicative. Une forme de conversion du même dans le même, par la fiction et le simulacre *ethnographique* déployé devant le regard du voyageur européen, sans perdre l'ambiguïté entre le propre et l'étranger. Outre de mettre en évidence la double mouvance de l'exotisme, et son ambiguïté fondamentale,

* Aleksandra Mančić, aleksandra.mancic@gmail.com. Cet article est le résultat d'une recherche menée sur le projet «Théories culturelles de la littérature et critique littéraire serbe» (178013), financé par le Ministère de l'éducation, de la science et du développement technologique de la République de Serbie.

dans plusieurs sens, cette démarche rappelle celle du traducteur, pas moins que celle de l'anthropologue, pas moins que celle de l'écrivain. Existe-t-il un nœud qui les lie en une seule chose, ou plutôt, les coïncidences qu'on aperçoit entre eux, mettent-elles en relief tout un réseau de liens, réels et imaginaires, formant des ramifications à rhizomes (se qui renvoie non seulement à Deleuze et Guattari, mais à Édouard Glissant aussi), ou des archipels parsemés d'un grand nombre d'îles (le mot qui rappelle non seulement Édouard Glissant, mais aussi François Rabelais)?

Mis à part toute coïncidence entre l'exotisme et la traduction, j'ai commencé d'écrire le texte que vous lisez pendant que je faisais la traduction en serbe des *Immémoriaux* de Victor Segalen; je l'achève maintenant, une fois la traduction accomplie. Raconter le procès de traduction de ce roman, cela veut dire, se demander sur la relation entre la traduction et l'exotisme. Le protagoniste « immémorial », autant un antihéros qu'un héros du roman, est un prêtre Tahitien, « promeneur de nuit », nommé Térii, qui fait une erreur fatale lors d'une cérémonie, et à la suite, quitte l'île. Pendant des décennies Térii travaille sur les navires européens et apprend les langues européennes, mais il n'apprend rien sur le christianisme. À son retour à Tahiti, il trouve une population majoritairement chrétienne, avec les missionnaires britanniques en charge, et les fidèles de la religion traditionnelle persécutés. Dans un premier temps sans comprendre, il se rend compte, et vite, des avantages de la conformité, et finit par devenir un diacre chrétien. Dans le processus, il va trahir son maître, resté fidèle à l'ancienne religion. Cet « immémorial » communique avec l'humeur postmoderne de désenchantement, et la problématique culturelle implicite ici est en résonance avec des aspects de la philosophie contemporaine et la théorie littéraire, et questionne l'histoire du contact avec les Européens en Polynésie –ou plus généralement le colonialisme– devenant le lieu d'origine de la fiction ethnographique.

L'œuvre de Victor Segalen commence à être vraiment connue depuis 1950 en France, puis à l'étranger. C'est d'ailleurs l'anthropologue Jean Malaurie qui a donné une nouvelle vie aux *Immémoriaux* en les publiant dans la collection *Terre humaine* qu'il venait de créer aux Éditions Plon. Il raconte cette histoire dans sa contribution à l'exposition consacrée par la Bibliothèque nationale de France à Victor Segalen, dans le texte sous le titre « *Les Immémoriaux* de Victor Segalen dans « *Terre humaine* », Plon, 1956 ». Après avoir publié ses *Derniers Rois de Thulé* et *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss, il

fouille les archives de Plon et tombe sur *Les Immémoriaux*. Invendable, lui disent les responsables de l'éditeur, le livre a été publié à compte d'auteur par Crès, racheté par Plon, n'a eu aucun succès, et aucune demande de traduction. Malaurie est tout de suite frappé « par l'extraordinaire audace de cet écrivain d'avoir tenté, par une rythmique particulière, de transposer le parler maori dans une prose à proprement parler incantatrice et qui donne l'impression d'avoir été traduite du polynésien ». Mais ce qui l'étonne encore plus c'est son caractère « anticolonialiste et antichrétien », surtout venant d'un officier de marine breton. Et c'est « la colère de l'écrivain contre la politique d'évangélisation », une colère exprimée avec « un souffle inspiré », témoigne « du désespoir d'un peuple qui se meurt en perdant sa langue », qui le décide d'en faire le troisième titre de sa collection, une collection dont le sous-titre était alors : « Bibliothèque des mondes oubliés, bibliothèque du futur antérieur » (cf. Malaurie, 1999, 69-75). Cette colère, appréciée par Malaurie, constituante de la pensée de Segalen, pousse l'écrivain à proposer une sorte d'exotisme alternatif, dépouillé des connotations coloniales, rempli de la diversité. Et cette diversité commençait par la langue. La littérature de l'exotisme offre beaucoup des citations du langage qui n'est pas familier au lecteur français: les langues étrangères, des expressions anomales, des patois inouïs, la création des idiolectes. Segalen cherchait un exotisme transcendant les clichés coloniaux. Dans son *Essai sur l'exotisme* (écrit entre 1904 et 1918), série des notes fragmentaires et discussions sur l'exotisme, Segalen montre des inclinations tout à fait différentes. Pour lui, il existe une version colonialiste, qu'il rejette: il se propose de détruire le *casque de colonial* métaphorique (symbole de l'écriture coloniale), comme les autres aspects du style colonial — chameaux, peau noire, soleil jaune — en les remplaçant par *Le Divers*, le sens de recognition de la Diversité, admiration et compréhension des *différences* humaines, dans un mouvement qui élargit les perceptions limitées des Européens de la pluralité des cultures humaines. *La perception du Divers* est, dit Segalen, « la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même; et le pouvoir d'exotisme n'est que le pouvoir de *concevoir autre* » (Segalen, 2014a, 41).

Cette expression segalénienne, *concevoir autre*, est ambiguë : il est possible qu'il s'agisse de l'acte de *concevoir* la réalité de l'existence des *autres*, mais également, il se peut que Segalen veuille dire qu'une *autre manière de concevoir* les choses soit possible. De toute façon, ce *concevoir autre*, Segalen le développe dans son *Essai sur l'exotisme*, jamais fini, mais continuellement élaboré de 1904 à 1918. Pendant ces 14 ans, ses idées sur l'exotisme évoluaient.

En fin de compte, il a donné à l'exotisme deux mouvements qui le définissent. Le premier peut être résumé comme ce qu'il appelle « les grossiers oripeaux de ceux qui reviennent on ne sait d'où »; Le deuxième mouvement de l'exotisme est incorporé par sa notion du « Divers. » Segalen écrit avec une voix subjective, par ce qu'il a trouvé l'exotisme colonial de son époque condescendant, de mauvais goût, et invraisemblable. Ses critiques de l'exotisme de *grossiers oripeaux* sont les manifestes pour avancer une vision alternative, le type d'exotisme caractérisé par « *Le Divers.* » Au début de *l'Essai sur l'exotisme*, Segalen cite les auteurs et les endroits géographiquement identifiables qui scintillent avec l'« exotisme » à la mode : c'est une liste d'aventuriers, d'auteurs coloniaux et de lieux tropicaux. Segalen mentionne comme les « initiateurs » de l'exotisme le légendaire voyageur vénitien du 13^e siècle, Marco Polo; il fait allusion aux maîtres de l'exotisme colonial français – Bernardin de Saint-Pierre, René François de Chateaubriand et Pierre Loti : « Écrire un livre sur l'Exotisme. Bernardin de Saint-Pierre-Chateaubriand-Marco Polo l'initiateur – Loti-. » (Segalen, 2014a, 32). Essayant encore de saisir l'exotisme en termes d'écrivains et de régions essentiellement coloniales, il note la supposition amplement acceptée que certaines sphères sont bien disposées à l'exotisme, tel que les tropiques, mais qu'il y a peu de ce qu'il appelle « l'exotisme polaire » : « L'exotisme est volontiers « tropical ». Cocotiers et ciels torrides. Peu d'exotisme polaire. » Cela représente déjà un pas vers la diversité. Il ne veut pas poursuivre dans une veine géographique, accentuant le « tropical » et rejetant le « polaire », et il exige de lui-même la suppression d'un exotisme exclusivement géographique (Segalen, 2014a, 36). Dans ses luttes contre et avec l'exotisme, Segalen cherche une définition inclusive et poétique absolue des clichés coloniaux, et indépendamment de la géographie : l'exotisme ne se réfère pas seulement à certains endroits. Amené à ses conclusions finales, un exotisme dépouillé de signification géographique implique que tous les lieux et tous les gens possèdent une sorte de potentiel exotique – et une telle philosophie décentralise la subjectivité européenne et l'ethnocentrisme. Segalen évite finalement de privilégier les régions – les tropiques – comme les milieux les plus importants de l'exotisme. Dans sa vision, l'exotisme peut exposer les Européens au *Divers*, ce qui les rend, tout au moins, conscients de la différence ethnique et culturelle : c'est à cause de l'exotisme que les Européens ont pris conscience des différences entre les humains, à cause de l'exotisme que les Européens sont devenus moins ethnocentriques et moins narcissiques. Mais, il ajoute, cela « n'est que ma vision à moi » :

Le mot exotisme fut à peine synonyme des «impressions de pays lointains»; de climats, de races étrangères; et trop mésemployé par substitution à celui plus compromis encore de «colonial». Sous les termes redoutables de «littératures exotiques», «impressions d'exotisme»,... on réunissait et on réunit encore tout l'attirail clinquant d'un retour de chez un roi nègre; les grossiers oripeaux de ceux qui reviennent on ne sait d'où... Je ne disconviens pas qu'il n'existe un exotisme des pays et des races, un exotisme des climats, des faunes et des flores; un exotisme soumis à la géographie, à la position en latitude et longitude. C'est cet exotisme-là, précisément, qui, le plus apparent, imposa son nom à la chose, et donna à l'homme, trop porté au début de son aventure terrestre à se considérer comme identique à lui-même, la conception d'autres mondes que le sien. C'est de là que vient le mot. Mais la sorte d'insistance avec laquelle cette sorte d'exotisme s'impose à ceux qui voyagent, la visibilité trop grosse, en fait à la fois un bon point de départ et la nécessité d'en finir avec lui en le traitant une bonne fois. [...] Ceci, universel, n'est que ma vision à moi : artiste : voir le monde, et puis dire sa vision du monde (Segalen, 2014a, 100-101).

Pour pouvoir transmettre avec autant de précision que possible le langage employé par Segalen, pour pouvoir maîtriser un tel texte afin de le traduire, dans mon travail sur la traduction des *Immémoriaux* je me suis imposé une initiation à la culture et la langue de Tahiti, par médiation de la littérature en langue française. Je lisais des études, je regardais les films et les vidéos postées sur *YouTube* : peu à peu, je me voyais entraînée par un certain exotisme. Le mot, dont on trouve l'adjectif *exotique* utilisé pour la première fois chez Rabelais, dans le *Quart Livre* de son *Gargantua et Pantagruel*, même si le mot désignant la notion de *l'exotisme* ne soit attesté en français qu'à partir de 1860 (le Dictionnaire ATILF situe la première mention dans le *Journal* de Goncourt), la chose elle-même a une histoire beaucoup plus longue et ses avatars successifs ne sont pas moins révélateurs que les besoins changeants qu'il s'agit de satisfaire. L'innocence des origines et donc le retour à une sagesse oubliée, la quête du bonheur sensuel ou l'épanchement de sentiments libertaires : voilà quelques-uns seulement des thèmes qui, à un moment ou à un autre, furent synonymes d'exotisme. Il fallait satisfaire ce goût pour l'exotique, et j'ai eu l'impression qu'il fallait étudier encore plus : dans ce but, quoi meilleur que l'Académie Tahitienne – Fare Vāna'a, un centre de recherche et de documentation pluridisciplinaire spécialisé sur les sociétés du Pacifique sud dans les domaines de l'anthropologie sociale et culturelle, de l'histoire et de

l'archéologie, de l'ethnomusicologie et de l'ethnolinguistique, des études sur la « fonction patrimoniale du langage oral », pour se pourvoir de toute sorte de mémoires (<http://www.farevanaa.pf>)? Cependant, la raison la plus importante pour faire une traduction en serbe du roman *Les Immémoriaux* se trouve, pour moi, dans le fait que dans ce roman, Segalen parle de l'oubli. Dans les cultures qui insistent sur la mémoire, dans les profondeurs il s'agit habituellement d'un long processus de suppression et de l'oubli délibéré de souvenirs et de connaissances indésirables ou interdits. Ceci est la façon d'oublier collectivement les choses qui ne sont pas autorisées à exister dans le discours public. La question de l'oubli est cruciale pour la Serbie d'aujourd'hui parce que, finalement, elle aborde directement la question du traumatisme au niveau individuel et sociétal. C'est pourquoi le roman *Les Immémoriaux*, il me semble, peut offrir une lecture précieuse pour le lecteur serbe.

De l'autre côté, et même au prix d'une simplification, je voyais bien qu'un amateur d'exotisme serait celui qui est essentiellement à la recherche de soi-même. Et par « soi-même » entendons ici les usages qu'il faut reconnaître d'un œil neuf, et non pas les phantasmes individuels qu'il serait possible de mettre en scène. C'est bien là une autre façon de formuler le « projet » anthropologique, mais aussi, et surtout, un projet de traduction. Ainsi précisée en même temps qu'épurée, cette sorte d'exotisme serait probablement jugée acceptable par de nombreux chercheurs ; elle a d'ailleurs été largement acceptée hier. En effet, le relativisme culturel et la réfutation du racisme peuvent y trouver leur compte, les spécialistes d'une région ou d'une ethnie y voient leur étroite érudition justifiée par la nécessité générale du « décryptage » : « Le passage du temps avait graduellement émoussé la 'fascination' et affadi le 'décryptage'. Cet exotisme-là ne suffisait plus : à coups de charters aériens c'est que tout un chacun avait eu la possibilité de connaître des coutumes très éloignées des nôtres, et c'est tous les soirs que la télévision nous apportait maintenant ces images énigmatiques dont l'anthropologie proposait naguère l'interprétation. » (Panoff, 1986, 291). Chacun désormais croit connaître les cultures africaines, océaniques ou asiatiques : ce demi-savoir, cette fausse compréhension s'opposent le plus fort à la diffusion de ce que pourrait être la relation avec l'autre. Quand tout ce qu'on demande est de l'exceptionnel, faut-il augmenter la dose de l'exotisme? Avant de céder devant de telles possibilités troublantes, je préfère répéter ici ce que Julia Kristeva a dit lors d'une conférence (au *Sommet du livre à la BNF*, le 13 octobre 2014): c'est la banalisation, produit de l'oubli, qui nous menace, la superficialité et la

banalisation de tout. C'est aussi pourquoi les Tahitiens ont une histoire importante à nous raconter, et dans la forme dont elle a été racontée par Segalen. C'est pour quoi il faut traduire Segalen: ses *Immémoriaux* sont une forte allégation contre cette sorte d'oubli banalisant.

Plusieurs mois se sont passés, je lisais beaucoup sur le monde Polynésien. Je cherchais des informations sur l'auteur, étudiais son rapport avec l'art de Paul Gauguin. Je cherchais tout ce que je pouvais sur l'histoire des contacts entre les Européens et les Polynésiens, des différents moments de ses représentations dans l'ethnographie, la philosophie, les arts européens...; puis, sur l'histoire des Polynésiens, les différentes théories de leurs origines, leurs langues, leurs cultures, leurs savoirs astronomiques, leurs voyages... Tout cela n'était pas suffisant. Je voulais toujours plus. Mais, à un moment, je me suis rendu compte : ce que j'étais en train de faire était quelque chose d'impossible, et Segalen me prévenait de cette impossibilité depuis le premier moment : on ne peut pas saisir le Divers entièrement; il faut faire autre chose. Il faut revenir à la question que je me suis posée au départ : pourquoi je crois que traduire *Les Immémoriaux* de Victor Segalen est important ici et aujourd'hui?

Le livre ne correspond à aucun genre classique : on pourrait parler de « roman ethnographique », mais Segalen n'aime pas l'idée de roman, l'intrigue est d'ailleurs faible ; on pourrait dire que c'était un « essai dramatique »... Mi-anthropologue, mi-poète, Segalen tâche de ne sacrifier ni la rigueur documentaire ni la richesse des images, ni l'exactitude des références ni la finesse de l'écriture. Là déjà, apparaît l'indémêlable enchevêtrement du réel et de l'imaginaire : son inspiration romanesque se nourrit de fouilles archéologiques, de la rencontre avec une vieille Marquisienne, Vahekeu, qui lui rapporte les mythes et l'histoire de son peuple (*Journal*, 1995a, 431) et retrace devant lui la généalogie des rois sur plus de mille cinq cents ans mais aussi de l'interprétation libre des croquis de Gauguin qui peignait lui-même très librement... L'ouvrage relève bien de l'ethnologie, ce n'est pas par hasard qu'il a été réédité en 1956 à côté des œuvres de prestigieux anthropologues, Balandier, Lévi-Strauss, Margaret Mead... On y lit des détails sur la fabrication des vaisseaux, des techniques de navigation, l'évocation de pratiques rituelles, de croyances... Mais il appartient avant tout à la littérature, à la poésie même pour cette idée qui traverse le livre, qu'un peuple meurt lorsqu'il oublie ses mots.

Le roman est sous-titré « Aux Maoris des temps oubliés ». Il est donc question d'oubli, de la disparition d'une langue et d'une culture, et des ravages

de la colonisation et de l'uniformisation. Le propos intéressait peu à l'époque. Au contraire, dans ce roman, ce qui est exotique, ce sont les arrivants et leurs mœurs, « les maigres hommes blêmes », « au nouveau-parler ». Ce qui est condamné, ce ne sont pas tant la religion ou la culture occidentale dans leur contenu, mais la façon de les imposer à d'autres peuples. L'argument n'est pas d'abord éthique ou politique mais relève de l'« esthétique », au sens de théorie de la sensation et du rapport au monde et aux autres, qui est sa philosophie première et dont l'argument peut se résumer ainsi : préservons le Divers, il en va du devenir de l'humanité.

Dans le texte de l'appel au colloque *La francophonie dans tous ses états*, qui est le lieu où je décide de présenter ce texte, on peut lire: La francophonie est née autour d'une langue parlée aujourd'hui par plus de 274 millions de personnes dans le monde. Elle englobe des cultures multiples qui s'expriment par le moyen de cette langue, elle aussi plurielle d'une certaine façon. Il s'agit donc d'une communauté spirituelle, elle-même en interaction avec d'autres langues et d'autres cultures. Au lieu de mettre ces mots entre guillemets, je décide de me les approprier. Même si je ne me sers pas de la langue française quotidiennement, il y a une forte présence de cette langue dans ma culture nationale, mais surtout, dans ma culture personnelle. Alors, cette communauté spirituelle, s'accomplissant à travers la langue française, permet de comprendre quelque chose de moi-même en faisant littéralement un détour par l'autre bout du monde : par la Polynésie. Est-ce nécessaire? Peut-être. C'est au moins l'enseignement que je tire de ma lecture des textes de Victor Segalen dans le monde et dans le temps que je vis ici et maintenant.

*

Il faut présenter ici une scène de traduction. La scène comprend des éléments significatifs du roman de Victor Segalen *Les Immémoriaux*, et le procès de sa traduction. La traduction dont on parle, on dirait en un premier moment, est unidirectionnelle, du français au serbe. Mais tout de suite, un mot surgit, qui fait penser, et qui montre qu'il s'agit, en effet, d'une traduction multiple, voyageante, exotique. Le mot en question est *piroque*, utilisé par Segalen, selon l'usage en français. Étymologiquement, le mot « piroque » est sans doute à rapprocher du mot caraïbe ou arawak « piragua » désignant un petit canot, mot qui passa en espagnol, puis fut francisé. En effet, le français se sert de ce mot pour désigner une « embarcation primitive légère, longue et étroite, souvent

faite d'un seul tronc d'arbre creusé, mue à la voile ou à la pagaie », selon la définition de TLFi. Une autre signification est donnée aussi dans le dictionnaire TLFi : « embarcation primitive légère d'Afrique, d'Océanie, d'Amérique du Sud ou de Sibérie, longue et étroite, employée par les baleiniers pour approcher l'animal ». Quant à son étymologie, selon le même dictionnaire, c'est un

emprunt au caraïbe *pirague*, forme secondaire de *piragua* [...] Ce dernier a été emprunté par l'espagnol *piragua* en 1535, dans la traduction française du livre de 1535 de Francisco de Oviédo, *Historia general y natural de las Indias*, I, 171 : « usan estas canoas tan grandes o mayores, como lo que he dicho, é llamanlas los caribes *piraguas* », qui dans sa traduction, parue en 1555, donne le mot sous la forme *pirague* (atilf.atilf.fr).

Pour la dérivation *piroguier*, TLFi donne une liste très intéressante du point de vue de l'exotisme littéraire, qui inclut à Pierre Loti, avec son *Spahi*, de 1881, ainsi que certain Taraud, avec la citation de son livre *Randonnée Samba Diouf*, de 1922, ou Morand, avec le titre *Paris-Tombouctou*, de 1929. Alors, Segalén utilise ce mot, entré en français en 1555, et amplement utilisé à l'époque, sans le sentir comme un mot géographiquement circonscrit aux Caraïbes. En serbe, au contraire, c'est un mot qui parfois n'est même pas noté par les dictionnaires (cf. *Rečnik Matice Srpske*), lié plutôt aux traductions des belles lettres et des ouvrages scientifiques, et qui apparaît en langue serbe probablement au seuil du XX^e siècle. Avec un fort goût des Caraïbes, en plus. Et comment procéder? Je cherche dans le Dictionnaire en ligne de l'Académie Tahitienne, et je trouve un autre mot, beaucoup moins utilisé par Segalén dans son roman, mais quand même utilisé, le mot tahitien « pahi » :

Pahī – 1°) les pirogues doubles des Pa'umotu. 2°) navire, bateau ; pahī auahi – navire à vapeur ; pahī hopu moana – sous-marin ; pahī nana'i piti – frégate ; pahī nana'i toru – vaisseau ; pahī pao – fusée spatiale ; pahī rere – hydravion ; pahī reva teitei – vaisseau spatial (farevanaa.pf/dictionnaire).

Il est clair que le mot « pahi » est devenu dans la langue tahitienne un mot désignant le bateau, ou le vaisseau, en général, en plus, très productif en construction de nouveaux mots, désignant de nouvelles choses (hydravion, vaisseau spatial, etc.). Alors, je décide de remplacer le mot caraïbe par un mot tahitien (et polynésien) très usé : pour éviter la confusion entre cultures différentes qui pourraient en provenir? Cela peut être une raison. Mais, alors,

encore pour un *exote* tel que Segalen, l'exotique se fusionne-t-il dans un grand espace commun, avec un partage tout simple entre *nous* et les *autres*? Le Divers, est-il pour Segalen aussi, simplement *un*? Et je m'aperçois que, effectivement, Segalen écrit au singulier : le Divers : « Mon *Essai sur l'Exotisme* le dira : la jeune fille est distante de nous à l'extrême, donc précieuse incomparablement à tous les fervents *du divers* » (Segalen, 2014a, 73). « Exotisme; qu'il soit bien entendu que je n'entends par là qu'une chose, mais immense : le sentiment que nous avons du Divers » (Segalen, 2014a, 75). Il y a un centre, pourtant, où tous les exotismes se confondent, devenant une seule chose exotique : « Seigneur innommable du monde, donne-moi l'Autre! – Le Div... non, le Divers! » - dira Segalen (2014a, 94). Ce centre, c'est *Le Lieu* de l'abstraction et de l'universalisation, un énorme centre de traduction : un mot désignant une particularité, pris d'une culture spécifique (caraïbe), *piroque*, est universalisé, *au Lieu de Traduction*, et traduit en un mot servant pour dénommer un vaisseau exotique avec de telles caractéristiques, suffisamment générales, qu'il puisse englober tous les vaisseaux similaires, même s'il s'agissait des vaisseaux des « Argonautes du Pacifique », même ceux produits par une culture éminemment puissante dans l'art de la navigation comme celle polynésienne et tahitienne. Mais, en effet, il ne faut surtout pas les décrire en détail : cela peut être le procédé d'un Pierre Loti, mais pas d'un Victor Segalen. Il faut l'imaginer, il faut s'en servir, mais certainement pas expliquer, pas *apprivoiser*.

Alors, moi, une traductrice serbe de ce roman français racontant une rencontre avec le Divers, c'est d'abord un intérêt exotique qui me motive, moi aussi, et cet exotisme est compliqué par un processus de potentialisation. En effet, en traduisant du français, j'efface un mot caraïbe, devenu français, *parce que* il est devenu français, et je le remplace par un autre, polynésien, que je connais grâce à un dictionnaire tahitien-français, pour sauvegarder le divers dans sa diversité, ce qui est la leçon que je crois que Segalen veut faire connaître. Et la chose se complique. C'est un lien qui se construit, graduellement, entre la traduction et l'anthropologie. Je trouve la confirmation :

Malinowski était plus près d'entendre ce qu'on se dit quand on parle pour parler, et même en apparence pour ne rien se dire, rien se dire qu'on ne sait déjà, mais pour le contact, et c'est lui qui découvre, comme on dit de ceux qui trouvent un trésor, ou invente, ce qu'il appelait la fonction phatique. (Meschonnic, 2007, 17).

Henri Meschonnic offre ici deux points importants : un projet anthropologique, et la fonction phatique, qui insiste sur le contact, sur la relation, la communication, je les trouve dans la base du roman de Segalen.

Et ce qui rassemble toute la pensée du problème, autant pour le reconnaître que pour tenter de penser autrement, de faire autrement, de traduire autrement, ce n'est pas une affaire du savoir, c'est une affaire d'éthique (Meschonnic, 2007, 19).

Dans *Les Immémoriaux*, Segalen veut penser autrement en traduisant autrement. Il se sert des mots maori qui sont déjà des traductions en maori des mots étrangers, des mots qui ont subi la transformation par traduction : « C'était un de ces étrangers à la peau blême, de l'espèce qu'on dit 'Piritané' parce qu'ils habitent, très au loin, une terre appelée 'Piritania' », par une déformation phonétique de « Brittain », lit-on dans une note de l'auteur. De manière générale, le vocabulaire religieux des missionnaires, au fur et à mesure des conversions, se trouve ainsi « maorisé » par des prononciations nouvelles, en raison de l'impossibilité dans laquelle les indigènes sont de prononcer les mots anglais :

'Un hymne ?' répéta le grand-prêtre. Les gens de la foule, qui ne pouvaient plier leur langue à ce parler dur, balbutiaient : 'C'est un himéné... himéné'. Dès lors tous les chants se nommèrent ainsi (Segalen, 2014b, 81-82).

Si on parle du signe, dans le paradigme anthropologique, la vive voix s'oppose à l'écrit, reproduisant ainsi l'opposition entre l'esprit et la lettre; dans le paradigme théologique, « qui n'est pas un universel comme l'autre, mais un particulier qui s'est mondialisé », comme écrit Meschonnic (2007, 18-19), le signe n'est pas simplement une forme et un contenu juxtaposés, mais un signifié avec un signifiant à la fois escamoté et maintenu, dont une partie du signe passe pour tout, ce qui n'est pas sans conséquences éthiques et politiques. Et dans tout cela, on reconnaît un autre paradigme, celui de la traduction : Segalen se sert de la même logique quand il emploie des périphrases pour désigner les réalités inconnues pour les Maoris, introduites par les Anglais, pour lesquelles il n'existe pas de mot en maori –la langue laquelle, d'ailleurs, Segalen ne connaissait pas, à l'exception de quelques locutions courantes, ce qui lui permet de créer de véritables « figures de pensée », au sens où l'entend Pierre Fontanier-. Il construit, ainsi, des syntagmes périphrastiques, pour

décrire des référents concrets : alors, le navire des Européens reçoit le nom d'une « grande *pirogue* sans balancier ni pagayeurs » (Segalen, 2014b, 11), et ce mot, *pirogue*, tout d'un coup obtient le même statut particulier, passant par le même processus subi par le mot *hyméné*. Mais, avec le mot *pirogue*, ce processus est différent, et pour raison. *Les Immémoriaux* fondent une véritable théorie de la parole qui rend compte, sur bien des points, de l'écriture même de Segalen. Le premier postulat de cette théorie, c'est que les mots prolongent le monde. Tournés vers un sens, chargés de rendre sa présence à la réalité absente, en un mot signifiants, ils ne le sont que fortuitement. Leur essence est de prendre part au réel:

Les mots, passant dans les gorges frénétiques, et par des lèvres qui grimaçaient épouvantablement, semblaient des armes plus meurtrières que les haches de jade : des armes tueuses de courages (Segalen, 2014b, 84).

Dans la traduction littéraire, il s'agit d'autre chose que de faire passer un message. Dans et par le langage qu'il invente, l'écrivain pense et pratique des relations à soi et aux autres, et cela, c'est une pratique éthique, une pratique qui transforme l'éthique comme elle transforme la pensée du langage. Dans la pratique de la traduction, et dans le cas qui m'occupe ici, dans la traduction des *Immémoriaux*, cela devient encore plus évident, et c'est ce que je veux démontrer par les analyses des exemples que je présente ici. Démontrer la relation et l'interaction entre le langage, l'éthique et le politique telle que l'éthique n'est plus la même quand elle est pensée comme activité de langage. Il faut penser leur nécessité réciproque. Dans ma traduction, il fallait que je démontre que l'éthique est le lieu même du rapport entre le langage et le vivre. Pour cela faire, il fallait réfléchir sur tous ces éléments du langage de Segalen, qui sont en même temps son esthétique, et son éthique du Divers. Et cette réflexion était le moteur de ma traduction.

Dans l'espace animiste où chaque réalité renvoie à un dieu vivant caché, la fonction des mots de garantir la communication, non seulement entre les hommes mais entre l'obscurité des forces occultes et la clarté du visible, de protéger la perméabilité de l'univers, d'assurer le lien entre l'homme, les choses et le divin, est potentialisée au maximum. De l'autre côté, dès que la relation avec une chose se perd –par le tabou– le mot s'éteint : « on sait qu'aux changements des êtres, afin que cela soit irrévocable, doit s'ajouter l'extermination des mots, et que les mots périssent en entraînant ceux qui les

ont créés » (21). *Tabou* est un mot qu'il fallait retenir tel quel dans la traduction. Mentionné comme un moteur de changement linguistique, il est –contrairement à ce qui s'est passé avec le mot tahitien *pahi*, substitué par le mot caraïbe *piroque*– le mot qui est choisi, dans la pensée européenne, comme substitution pour le mot latin *sacer* : c'est ce que nous dit Sigmund Freud dans son étude classique, *Totem et tabou*, apparu en 1912, seulement quelques années après *Les Immémoriaux*:

Tabou est un mot polynésien, dont la traduction présente pour nous des difficultés, parce que nous ne possédons plus la notion qu'il désigne. Il était encore familier aux anciens Romains ; leur *sacer* était identique au tabou des Polynésiens [...] et les désignations analogues chez beaucoup d'autres peuples de l'Amérique, de l'Afrique (Madagascar), du Nord et du Centre de l'Asie. Pour nous, le tabou présente deux significations opposées : d'un côté, celle de sacré, consacré ; de l'autre, celle d'inquiétant, de *dangereux*, *d'interdit*, d'impur. En polynésien, le contraire de tabou se dit *noa*, ce qui est ordinaire, accessible à tout le monde (Freud, 2013, 28).

Il faut se rappeler la fascination de l'Europe par Tahiti et le monde de Polynésie, par ce qu'il en va de choix du terme, il est vrai, mais aussi, de toute une imagerie qui peut suivre un mot de provenance tahitienne. Or, ce mot, choisi entre plusieurs possibles termes « exotiques » –« de l'Amérique, de l'Afrique, du Nord et du Centre de l'Asie », dit Freud– qu'on considère comme le plus convenable –plutôt que le mot latin *sacer*, par exemple– pour nommer ce « problème psychologique » –aussi dans les mots de Freud– qu'il faut étudier par ce que

les prohibitions, édictées par la coutume et par la morale, auxquelles nous obéissons nous-mêmes, se rapprochent, dans leurs traits essentiels, du tabou primitif et que l'explication de la nature propre du tabou pourrait projeter une certaine lumière sur l'obscur origine de notre propre « impératif catégorique » (Freud, 2013, 33).

En plus :

Si nous ne nous trompons, l'analyse de la nature du tabou est faite pour projeter une certaine lumière sur la nature et l'origine de ce que nous appelons la conscience, bonne ou mauvaise. On peut, sans faire violence aux notions, parler d'un remords tabou, d'une conscience tabou, résultant de la

transgression d'un tabou. Le remords tabou constitue probablement la forme la plus ancienne du remords, de la conscience en général. Qu'est-ce qu'en effet la « Conscience » (bonne ou mauvaise) ? D'après le témoignage même de la langue, la conscience s'applique à ce qu'on sait de la façon la plus certaine (Freud, 2013, 81-82).

Mis à part toute problématique psychanalytique, reste le fait que nous nous servons aujourd'hui, dans un usage généralisé, du mot *tabou* pour désigner la prohibition dans un sens beaucoup plus large en comparaison avec son usage au tahitien. Alors, un exemple du vocabulaire technique (*pahi / pirogue*), d'un côté, et un autre du vocabulaire abstrait, éthique (*tabou*), de l'autre, montrent une autre logique –plus profonde, j'ose dire– en acte. C'est une logique du « cannibalisme intellectuel », le terme que l'anthropologue français Michel Panoff met en relation directe avec l'expérience ethnographique :

Une autre manière d'échapper de temps en temps au vertigineux tête-à-tête avec l'ethnie que l'on étudie depuis dix ou vingt ans, c'est d'y choisir un comportement ou une institution que l'on mettra en valeur pour en faire un repoussoir dans une critique préméditée de notre propre société. L'expérience ethnographique s'anéantit alors dans une opération de « cannibalisme intellectuel » dont l'Occident est coutumier (Panoff, 1986, 289).

Cependant, la forme de ce mot dont se sert Segalen dans son roman n'est pas, cette fois, l'habituelle dans le français, *tabou* –entrée par la traduction du *Troisième voyage de Cook, ou Journal d'une expédition faite dans la mer Pacifique*, en 1782/1785, dans la forme anglicisée de *taboo*, pour être réintroduite par L. A. Milet-Moreau, dans le *Voyage de La Pérouse autour du monde*, en 1822, sous la forme de *tabou*– mais au contraire, sous la forme de la transcription du mot tahitien : *tapu*. Les deux mots, de toute façon, ont subi séries de traductions avant d'être utilisés par Segalen dans son roman. L'exotisme culmine, dit Segalen, dans « l'être pensant qui se retrouve face à face avec lui-même, et se découvre autre, et se réjouit de sa diversité ». Cette question terminologique montre n'être pas simplement terminologique : ce choix d'un mot tahitien, *tapu*, ou *tabou*, n'est pas neutre, il nous montre quelque chose. L'anthropologie peut bien être la seule discipline qui soit en mesure de faire des généralisations sur l'humanité dans son ensemble ; mais, il fallait un moment précis dans l'histoire de la pensée occidentale pour que les mots comme *totem* ou *tabou* deviennent les termes théoriques clés des

anthropologues. S'agit-il de « cannibalisme intellectuel » dont parle Panoff, ou d'une conscience vraie de la diversité du monde? Question importante, mais qu'on ne peut pas approcher ici.

De l'autre côté, Segalen voyait dans son temps «la dégradation – la diminution» de l'exotisme, dans le sens qu'il faut chercher le Divers dans des dimensions de plus en plus petites, et pour cela faire, changer « l'échelle des grandeurs », pour ainsi dire; il note aussi « l'affadissement du divers », et constate « l'entropie de l'exotisme » dans le monde (Segalen, 2014a, 96-97). L'entropie est, en physique, la loi de la déperdition constante de l'énergie. Dans un monde en voie d'homogénéisation totale, ne s'appliquerait-elle pas également à l'exotisme? Il note qu'il n'y a aucune certitude que « l'exotisme du monde soit une quantité stable ou progressive. Ceci est une question non résolue, et qui sera éclaircie non point par la lecture du livre, mais par son écriture même. » Car, les « exotismes intacts, ou en puissance, » ce sont : « Femme. Musique et en général tout sentiment d'art » (Segalen, 2014a, 96). L'exotisme des *Immémoriaux* n'est peut-être, dans ces conditions, que le déplacement infini d'une parole sans nom entre les prescriptions et les incompréhensions d'un ethnos. D'une voix solitaire, qui appartient au groupe, et pourtant, s'en trouve à tout jamais écartée, reconnue par Simon Leys comme *la voix de l'exilé* (cf. Leys, 1998, 757-767). La voix de cet exilé qui dit, dans le français de Segalen, une histoire tahitienne. La voix d'une vie en traduction.

Александра Манчић

ЕСТЕТИКА РАЗЛИЧИТОГ ВИКТОРА СЕГАЛЕНА КАО ЕНЕРГИЈА ПРЕВОЂЕЊА

РЕЗИМЕ

Различитост света, увек изнова интерпретирана, везана је за језичко превођење, књижевно и уметничко. Превођење, један од заштитних знакова несавршености, јесте захватање у различите етапе и различите приступе. Путовању на Тахити на које је Виктор Сегален кренуо 1903. могућно је приступити као одређеној врсти превођења, и то у више смислова. Сегален сам себе поставља у перспективу двоструког путовања, путовања ка одредишту које мора бити досегнуто, и ка нечему бесконачно далеком што измиче домашају. На Маркиским острвима, Сегален открива последња дела Пола Гогена, који је умро три године раније. То откриће омогућило му је да напише роман *Незапамћени свет*, који је истовремено

и етнографска студија, у напору да разуме Гогенов поступак, и да постави основе теоријског есеја о егзотизму који посматра као искуство недоживљеног. Сегаленова кључна мисао јесте да сусрет са Другим представља снажан покретач за имагинацију и за песничку спознају. Отуда се више не поставља питање хијерархије када се разматра однос са другим: за Сегалена, препознавање и признавање другог није само морална обавеза него и основа естетског става. То је кључно место на којем настаје његова естетика Различитог, које постаје покретач универзалне енергије, па тако и, додајемо, енергије превођења. Наиме, превођење је приближавање које се стално наставља и никада не достиже тачку непомичности у достигнутом циљу, јер што се више преводи, то се више живота даје тексту. У књижевном преводу, реч је о нечему другачијем од преношења поруке. У језику и кроз језик који ствара, писац промишља и практикује однос према себи и према другима. Таква пракса је етичка, и уноси преображаје и у етику, као и у мишљење о језику. У случају којим се бавим у овом тексту, у преводу *Незапамћеног света*, то постаје још очигледније, и анализе примера које овде нудим показују однос и међусобно дејство језика, етике и политике које доводи до промена у етици када се ова промишља као делатност језика. Због тога је неопходно промишљати како језик и етика узајамно утичу једно на друго. Требало је кроз текст превода показати како тесна веза између стила и политичког става коју Сегален успоставља указује на чворишна места односа између естетике и етике, и промишљање те релације постало је покретач мог превода.

Кључне речи: Превођење, Виктор Сегален, егзотизам, естетика Различитог

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Cogez, G. (2004). *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*. Paris: Seuil, Points Essais Série « Lettres ».
- Dictionnaire tahitien-français*. Académie Tahitienne – Fare Vana'a. <http://www.farevanaa.pf/dictionnaire.php>
- Diderot, D. (2002 (1796)). *Supplément au Voyage de Bougainville*. Éditions Michel Delon. Paris: Gallimard, Folio classique.
- Forsdick, C. (2014). From the 'Aesthetics of Diversity' to the 'Poetics of Relating': Segalen, Glissant and the Genealogies of Francophone Postcolonial Thought. *Paragraph* 37.2: 160–177. [Cited by A. Harvey and I. Watson, 'Introduction' in Victor Segalen, *Paintings*, translated by A. Harvey and I. Watson (London: Quartet Books, 1991), vii–ix.] DOI: 10.3366/para.2014.0119

- Freud, S. (2013: 1912). Totem et tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs. Ouvrage traduit de l'Allemand avec l'autorisation de l'auteur en 1923 par le Dr S. Jankélévitch. Réimpression : 1951. Édition complétée le 15 mars 2002 à Chicoutimi, Québec, revue et corrigée le 26 janvier 2013 par Simon Villeneuve, professeur de physique et d'astronomie au Cégep de Chicoutimi, bénévole, Les Classiques des sciences sociales. <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.frs.tot>
- Glissant, É. (1996). Introduction à une Poétique du Divers. Paris: Gallimard.
- Glissant, É. (2014 (1990)). Poétique de la Relation. Paris: Gallimard.
- Gontard, M. (2003). « Victor Segalen: de l'altérité à l'archipelité. » In : *L'Imaginaire de l'archipel*. Éd. par Georges Voisset. Paris: Karthala, pp. 165-176.
- Joubert, J.-L. (1988). « Poétique de l'exotisme: Saint-John Perse, Victor Segalen et Édouard Glissant. » *Cahiers du CRLH* 5, pp. 281-295.
- Kristeva, J. (13 nov. 2014). *Sommet du livre à la BNF* - "La traduction, langue de l'Europe." 13 octobre 2014 [video]. Repéré sur <https://www.youtube.com/watch?v=HzxyDMj8WcU>
- Leys, S. (1998). « L' 'exotisme' de Segalen. » *Essais sur la Chine. L'humour, l'honneur, l'horreur*. Paris: Robert Laffont, pp. 757-767.
- Malaurie, J. (1999). « Les Immémoriaux de Victor Segalen dans 'Terre Humaine' (Plon). 1956 ». *Victor Segalen, voyageur et visionnaire*. Ouvrage publié à l'occasion de l'exposition organisée par la Bibliothèque Nationale de France du 5 octobre au 31 décembre 1999, pp. 69-75.
- Meschonnic, H. (2007). Éthique et politique du traduire. Paris : Verdier, 2007.
- Panoff, M. (1986). « L'Exotisme: une valeur sûre. » Dossier *L'anthropologie : état des lieux. L'Homme* Vol. 26, 97, pp. 287-296. DOI : 10.3406/hom.1986.368689
- Rencontres en Polynésie – Victor Segalen et l'exotisme*. (2011). Ouvrage sous la direction de Roger Boulay et Patrick Absalon. Coédité avec l'Abbaye de Daoulas (Finistère). Exposition à l'abbaye de Daoulas (Finistère) du 22 avril au 6 novembre 2011. Paris : Somogy.
- Regard - Espaces - Signes. Victor Segalen*. (1979). Colloque organisé par Eliane Formentelli, 2-3 novembre 1978. Musée Guimet. Paris : L'Asiathèque.
- Rigo, B. (2004a). Conscience occidentale et fables océaniques : La Dynamique de la contradiction. Paris : L'Harmattan. Mondes océaniques.

- Rigo, B. (2004b). *Altérité polynésienne ou les métamorphoses de l'espace-temps*. Paris: CNRS Éditions.
- Rigo, B. (1997). *Lieux-Dits d'un malentendu culturel : Analyse anthropologique et philosophique du discours occidental sur l'altérité polynésienne*. Tahiti: Au Vent des îles.
- Segalen, V. (1906). « Le double Rimbaud. » *Mercure de France, Le Mercure de France*, vol. LX, n° 212, 15 avril, 481-501.
- Segalen, V. (1904). « Gauguin dans son dernier décor. » *Le Mercure de France*, vol. L, n° 174, juin 1904, 679-685.
- Segalen, V. (2014a). *Essai sur l'exotisme: une esthétique du divers*. Paris: Fata Morgana / Le Livre de Poche, coll. « Biblio : essais » (1978/1986).
- Segalen, V. (2014b). *Les Immémoriaux*. Paris: Le Livre de Poche, coll. « Classique » (LGF 2001).
- Segalen, V. (1902a). *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes (thèse de médecine)*. « Les Cliniciens ès Lettres ». Bordeaux: Y. Cadoret.
- Segalen, V. (1902b). « Les Synesthésies et l'école symboliste. » *Mercure de France*, 57-90.
- Segalen, V. (1995a). *Œuvres complètes*, éd. Henry Boullier, 2 vols, Paris.
- Segalen, V. (1995b). *Voyages au pays du réel*. Édition présentée et annotée par Michel Le Bris. Paris: Éditions Complexe. Michel Le Bris, « Présentation, » pp. 7-27.
- Teriierooiterai, C. (2013). *Mythes, astronomie, découpage du temps et navigation traditionnelle : l'héritage océanien contenu dans les mots de la langue tahitienne*. Thèse de Doctorat en langues et cultures océaniques. École Doctorale : Milieux Insulaires Ultra-Marins. Université de la Polynésie Française.
- Todorov, T. (1992). *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris: Seuil, col. « Sciences humaines ».
- Trésor de la langue Française informatisé (TLFi)*. ATILF - CNRS & Université de Lorraine. <http://www.atilf.fr/tlfi>
- Voltaire. (1987). *Correspondance*. Ét. par T. Besterman. Paris: Gallimard, col. « La Pléiade », vol. XI, p. 702-703, lettre no 13.770.
- White, R. A. (2004). *19th Century and 20th Century French Exoticism: Pierre Loti, Louis-Ferdinand Céline, Michel Leiris, and Simone Schwarz-Bart*. A Dissertation. Louisiana State University.
- Tahiti*. « Le mythe tahitien. » In: Wikipédia. Repéré le 27 janvier 2017 sur https://fr.wikipedia.org/wiki/Tahiti#Le_mythe_tahitien 28 01 2017.